



THE FLORIDA PROJECT

De Sean Baker
Avec Brooklynn Prince, Bria Vinaite, Willem Dafoe
Américain – 20 décembre 2017 – 1h51

Jeudi 08 mars 2018 21h00
Dimanche 11 mars 2018 11h00
Lundi 12 mars 2018 19h00
Mardi 13 mars 2018 20h00

Moonee a 6 ans et un sacré caractère. Lâchée en toute liberté dans un motel de la banlieue de Disney world, elle y fait les 400 coups avec sa petite bande de gamins insolents. Ses incartades ne semblent pas trop inquiéter Halley, sa très jeune mère. En situation précaire comme tous les habitants du motel, celle-ci est en effet trop concentrée sur des plans plus ou moins honnêtes pour assurer leur quotidien...

LE ROYAUME INTERDIT

Le précédent long métrage de Sean Baker, Tangerine, avait fait l'effet d'une bombe : c'était un film véritablement indépendant (et dans tous les sens du terme), porté par une énergie du tonnerre et des héroïnes comme on n'en voit nulle part ailleurs au cinéma. The Florida Project, produit un (tout petit) peu plus confortablement, avec une star à l'affiche (Willem Dafoe) et des héroïnes a priori plus conventionnelles allait-il vers un affadissement de Baker, un calibrage plus sage et dans les clous du ciné indé américain ? Il n'en est absolument rien. D'abord parce qu'au bout de deux scènes, la mimi-mini-héroïne (Moonee, 6 ans), lance un fracassant « pouffiasse, tu sers à rien ! » à une brave voisine bouche bée - sorry not sorry, les protagonistes de Sean Baker sont toujours aussi glorieusement mal élevées. Ensuite et surtout parce le cinéaste ne fait pas plus de compromis avec ce nouveau film puissant, émotionnellement et politiquement, alors qu'il fait tout pour donner l'apparence d'un gentil récit d'apprentissage estival.

« Celebrate good times, come on ! » : les gamins de The Florida Project beuglent les uns sur les autres lors de la première scène, les murs derrière lesquels ils se cachent sont super-colorés et c'est le tube disco de Kool & the Gang qui ouvre le film. The kids are all right, pour citer une autre production indé américaine récente ? Oui merci, ils vont très bien alors que tout va mal. Derrière les couleurs flashy de cette ville de banlieue peinturlurée par des gens qui n'ont oublié aucun de leurs feutres dans leur pot de Crayola, derrière l'arc-en-ciel qui pousse dans le ciel comme pour troller ceux qui le regardent, Sean Baker donne à voir une Amérique abandonnée, voisine de celle croquée par Andrea Arnold dans American Honey. On est tout proche de Disneyworld... mais on n'y est pas vraiment et ce monde-là est un tout autre monde. Les magasins, restaurants, motels, surplombés de figurines géantes, tartinés de mauve ou d'orange, donnent pourtant l'impression que l'on vit dans un parc d'attraction. Mais la seule attraction ici est celle de la consommation : les injonctions des spots de pub débiloides qui tournent en boucle à la télé, les panneaux publicitaires qui obstruent le bleu du ciel, les quelques pièces qu'on récupère pour déguster des glaces (et soigner l'asthme !).



« Ça c'est la belle vie ! » s'écrie la jeune Moonee. La belle vie en question, c'est de pouvoir aller à un buffet à volonté d'un hôtel lambda, et d'en profiter. Sean Baker saisit tout à fait l'insouciance de quelques gosses pas encore touchés par les problèmes de leurs parents. Il y a ici quelque chose d'assez doux, mais aussi quelque chose d'amer qui se trame, une menace comme ce ciel de Floride qui se charge. Comment parler de la précarité, de la situation dramatique des plus pauvres dans le système américain ? Comment, comme dans Tangerine, parler d'invisibles ? Baker sait écrire des personnages hauts en couleur qui ne soient pas de mignonnes poupées pittoresques. Il les rend hyper-vivants, qu'il s'agisse de l'écriture, de la direction d'acteurs, du montage ou du travail chromatique, parce qu'au fond il est avant tout question ici de survie. Cette pulsion de vie s'exprime dans une tonalité plus frontalement dramatique de l'autre côté de la planète avec les anti-héros d'un Brillante Mendoza. Ici, une vieille et sympathique épave traîne tous boobs à l'air au bord de la piscine, on y cause concours de twerk, on mate en loucedé un feu d'artifice qui est tiré pour les autres – le ton est à la comédie pour parler de choses graves. L'irruption du réel comme un mur est poignante, la fuite dans l'imaginaire enfantin encore plus. Humain, bouleversant, attachant, The Florida Project est une vraie merveille.

Par Nicolas Bardot de Filmdeculte

Il y a quatre ans, Harmony Korine pervertissait, dans *Spring Breakers*, deux égéries Disney Channel (Selena Gomez et Vanessa Hudgens, aux côtés de Rachel Korine et Ashley Benson) en les projetant dans un purgatoire de pop culture trash, sexuelle et hédoniste : les beach parties floridiennes envahies chaque congé de printemps par des hordes d'étudiants teuffeurs, où ces quatre copines s'envolaient bercées par l'espoir fou de ne plus jamais en revenir, quitte à ce que cela implique de s'y consumer.

Pourquoi nous souvenir aujourd'hui de ce film ? Parce que les ingrédients sont rigoureusement les mêmes dans la dernière livraison de Sean Baker : un cocktail enragé de Floride, de chaos *white trash*, de Disney et de féminité guerrière, duquel se dégage un entêtant parfum d'apocalypse imminente. Les jouvencelles du Mickey Club ont été remplacées par une topographie : celle des abords de Disney World à Orlando, motels, *diners*, bâtisses en forme de vieux jouets cassés, dont le crêpi rose princesse se gerce et s'assombrit, telles les cernes d'une Selena Gomez s'abîmant dans les drogues chimiques.

Au milieu, un trio de street kids à peine en âge de lire un *Super Picsou Géant* fait les quatre cents coups. A sa tête, Moonee, petite teigne encouragée dans ses frasques par la défaillance et l'immaturité d'une jeune mère, Halley, qui a préféré en faire sa meilleure copine plutôt qu'une enfant à élever. Halley se débrouille pour l'argent, enchaîne passes et combines, quand elle ne lézarde pas devant la télé. Moonee sème la pagaille dans les ruines périurbaines du parc – son Disney World à elle. Cosette et Fantine, version trompeusement euphorisée, s'accrochant l'une à ses glaces et l'autre à ses joints, comme à une oisiveté que plus personne à part elles n'arrive à prendre pour le paradis – à commencer par Bobby (Willem Dafoe), le concierge, bonne âme dont la bienveillance inquiète risque de ne pas suffire à sauver ces filles perdues.



Derrière *The Florida Project*, il y a une réalité sociale : la *hiddenhomelessness*, soit la partie non répertoriée de l'iceberg du mal-logement américain. Mères célibataires, semi-vagabonds, familles dépouillées, qui par les frais de santé, qui par le drame des subprimes. Le Sunshine State et ses motels aux noms féériques (le Magic Castle, en l'occurrence) abritent un tiers de ces déclassés.

Mais il y a aussi une réalité esthétique : celle de ces films explosant ces dernières années l'imagerie de l'Amérique prolétaire en la dopant avec un héroïsme antisocial et autodestructeur, de préférence sous un soleil brûlant – on a déjà cité *Spring Breakers*, on pourrait y ajouter le plus récent *American Honey* d'Andrea Arnold. La pauvreté filmée y troque ses éternels codes visuels grisâtres contre une révolution fluo, festive, burinée, délirée, évidemment factice et éphémère, mais pourtant consolatrice, délivrante.

Dans cette famille d'œuvres, *The Florida Project* ajoute une parcelle d'enfance : en guise de drogue, il n'y aura qu'une overdose de sucre et pour toute fête, une (faussement) éternelle récréation diurne. Or curieusement, les enfants s'y avèrent de moins en moins libres, plus soucieux, plus astreints que des adultes vagabonds ou des adolescents en rupture : dans les deux films précédemment cités, la liberté est ce que les laissés-pour-compte ont à reconquérir vaillamment en abandonnant toute attache ; ici, elle est au contraire tout ce que possède Moonee, ce qui explique qu'elle s'y accroche comme à la dernière branche à laquelle s'agripper avant que la vie devienne une longue chute.

C'est la plus grande beauté du film : on le croirait monocorde, désinvolte dans sa peinture des dessous cracra de l'Amérique de Mickey, jusqu'au moment où l'on se rend compte que s'il quitte une seule seconde ce régime-là, cette morale du plaisir de Moonee, alors il ne pourra plus jamais la retrouver. Et la tristesse qui perle subitement dans la gorge de l'héroïne (à un moment qu'il ne faudrait pas déflorer ici), ce sera sa voix jusqu'à la fin de sa vie.

Par Théo Ribeton des *Inrockuptibles*

Prochaines séances : L'amour des hommes de Mehdi Ben Attia le 15 mars à 18h30, le dimanche 18 mars à 11h00 et 19h00 et le lundi 19 mars à 14h00.

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018
Adhérer, c'est soutenir l'association
Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :
Embobiné 6€ Normales 6,50€
(hors week-ends et jours fériés)